

# 3

## *La médiocrité chrétienne*

*Le grand malheur de ce monde, la grande pitié  
de ce monde, ce n'est pas qu'il y ait des impies,  
mais que nous soyons des chrétiens si médiocres.*

Georges Bernanos,  
*Le Chemin de la Croix-des-Âmes.*



J'avais d'abord intitulé ce chapitre « Bernanos nous manque », mais cela demeurerait elliptique. Reste que je dois beaucoup — et ce chapitre aussi — à l'auteur des *Grands Cimetières sous la lune*. Depuis mon adolescence l'émotion ressentie à la lecture de ses livres n'a jamais faibli. Aujourd'hui encore, certains passages font monter en moi ce qui ressemble à des larmes. Soixante-dix ans après sa mort (1948), il est vrai, le flamboyant polémiste chrétien me semble plus actuel que beaucoup de « gendelettres » plutôt nigauds.

J'ai rencontré récemment de jeunes adultes qui connaissaient un peu Bernanos mais pas ses *écrits de combat*. Ils découvrent avec émotion cet athlète spirituel qui espérait tant de la jeunesse ! « J'attends que de jeunes chrétiens français fassent,

entre eux, une fois pour toutes, le serment de ne jamais mentir », écrivait-il en 1939, dans *Scandale de la vérité*. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, peu de voix chrétiennes inspirent autant confiance que celle-là. C'est à ce Bernanos de feu et d'emportements que je me réfère. Face à l'effondrement annoncé du christianisme, ses colères contre la médiocrité, ses charges contre le cléricanisme et l'esprit de vieillesse ont traversé le temps.

Oh, bien sûr, comme bien d'autres de ses lecteurs, j'avais longtemps été tourmenté par un de ses livres, *La Grande Peur des bien-pensants*, dans lequel il rend hommage à Édouard Drumont, fondateur de *La Libre parole* et auteur d'une somme antisémite, *La France juive*, publiée en 1886. Bernanos traîna cette réhabilitation comme un boulet, et beaucoup de médiocres que sa liberté incommodait en tirèrent argument contre lui. Sur ce sujet, je ne remercierai jamais assez un confrère de *Libération*, Philippe Lançon, grièvement blessé dans l'attentat contre *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015. Plusieurs années auparavant, il s'en était pris avec talent et courage à un calomniateur mondain dans un long article titré « Bernanos et les bien-pensants ». Il répondait ainsi à une tribune signée

Jean-Paul Enthoven. « Drumont et Maurras, écrit-il, furent en effet les maîtres de Bernanos mais il s'en détacha résolument, sans toutefois les renier, car Bernanos, qui plaçait haut la fidélité à l'enfance et à ceux qui vous ont formé, ne fut jamais un renégat [...] La rupture de Bernanos avec l'Action française, qui était une famille, se fit au nom de la vérité. Elle fut violente, douloureuse et courageuse. Dès lors, il fut libre. Jamais il ne calcula ses attitudes et ses textes. [...] Et il devint l'une des premières consciences de la France libre\*.»

Qu'on me pardonne de lui rendre, à mon tour, hommage. Ce livre n'existerait pas sans lui. La noblesse n'est pas la moindre des qualités de ce monarchiste que les imbéciles qualifieraient aujourd'hui de « réac ». Il finira, en effet, par rompre avec l'Action française et Charles Maurras. En mars 1927, déjà, il définissait ainsi son projet d'homme : « Je n'ai pas d'autre ambition qu'être sincère, et le plus violemment selon mes forces, dans mon art et dans ma vie ? » Aujourd'hui, chacun de ses livres semble répondre, « violemment » en effet, à notre désarroi commun.

---

\* Philippe Lançon, *Libération*, 2 septembre 2008.

La foi qui chancelle est explorée dans *Le Journal d'un curé de campagne*, ce chef-d'œuvre que Robert Bresson adapta en 1951 pour le cinéma. Lorsqu'il l'écrivait, non sans douleurs et interruptions, Bernanos avait confié à un correspondant ami : « Je crois que je le reprendrai bientôt. J'ai besoin de pleurer un peu. » Cette confidence disait l'essentiel. Les livres qui comptent sont ceux qui s'approchent au plus près du feu.

Dans ce « journal », on trouve ainsi ce que chacun de nous retient d'un grand texte : l'intensité d'une pensée ou d'une souffrance, la profondeur d'une réflexion et la prose très incarnée, charnelle, de cet homme du Nord. Bernanos y évoque les collines de l'Artois et un certain soir où son curé de campagne descendant « la côte de Saint-Vaast sous une de ces pluies fines qu'on avale à pleins poumons », il aperçoit sa paroisse qui « s'enfonce dans la nuit et pour laquelle il ne peut [déjà] plus rien ».

Quant à la souveraine liberté du courage, elle est illustrée par *Les Grands Cimetières sous la lune*, cette dénonciation de la hideuse complaisance des évêques espagnols pour les tueries franquistes au moment de la guerre civile. Exilé à Majorque avec

sa famille, Bernanos avait assisté aux massacres. Il en tira ce témoignage, publié au nom de la vérité et lancé contre le monde catholique conservateur, c'est-à-dire contre ses proches, sa famille intellectuelle, ses amis. Cette probité lui valut insultes, menaces et mépris venus de ce même monde catholique. Plusieurs de ces nouveaux adversaires catholiques réclamèrent du Vatican — en vain — que l'outrecuidant fut mis à l'Index.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'à la même époque Simone Weil était elle aussi en Espagne, mais du côté des républicains. Elle eut, elle aussi, le courage de dénoncer les atrocités commises — notamment contre les prêtres et les religieuses — par le camp qu'elle défendait. Lisant plus tard *Les Grands Cimetières*, elle écrivit à Bernanos une longue lettre qui se termine par ces mots : « Il ne me reste qu'à vous exprimer ma vive admiration. »

Pour ce qui concerne le désintéressement qui fait si souvent défaut à nos contemporains, il en témoigna parfois de belle manière. Un exemple. En 1945, le général de Gaulle lui fit savoir qu'il aimerait le voir à Paris. Bernanos était alors très loin de la France. Après s'être exilé en Espagne

en 1934 pour cause de difficultés financières, il était parti pour le Brésil, en 1938, meurtri et humilié par la lâcheté des accords de Munich. Là-bas, Bernanos et sa famille avaient survécu chichement dans une ferme qu'ils projetaient de développer, mais sans expérience de l'agriculture.

Pendant sept longues années, il ne cesse d'écrire. Il donne des articles, des interviews et des tribunes à la presse sud-américaine. Dès juin 1940, depuis le Brésil, il apporte un soutien sans faille à la France libre, et intervient régulièrement sur les ondes de la BBC. En 1945, à l'appel de de Gaulle qu'il ne connaît pas, il prend l'avion pour Paris. Reçu par le général, il se voit proposer coup sur coup la Légion d'honneur, un poste ministériel et un siège à l'Académie française. Bernanos refuse tout en bloc. Pas question que son engagement soit suivi d'une récompense. *In fine*, il refuse même qu'on lui rembourse son billet de retour du Brésil.

Reprenant l'ensemble des interviews et contributions «brésiliennes» de son père, Jean-Loup Bernanos publiera en 1987 un épais volume



de neuf cents pages\*. Rien n'est banal ni superflu dans cette compilation. Et le ton est toujours au service de l'espérance. Certains textes où Bernanos s'exprime, en journaliste, sur « l'esprit d'enfance » sont parmi les plus beaux. Celui-là, par exemple, griffonné sur l'album d'une jeune lycéenne brésilienne : « Soyez fidèle aux poètes, restez fidèle à l'enfance ! Ne devenez jamais une grande personne ! Il y a un complot des grandes personnes contre l'enfance, et il suffit de lire l'Évangile pour s'en rendre compte. »

\*

\* \*

L'allergie pour la « médiocrité chrétienne » et pour l'« esprit clérical », commence très tôt. Avec Jeanne d'Arc ! Au milieu des années 1920, Bernanos a pu consulter le dossier établi quelques années plus tôt par Pierre Champion pour la canonisation de Jeanne. Ce dossier montre bien que Jeanne a été jugée en toute régularité selon le

---

\* Georges Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Le Rocher, 1987.

droit canonique, et qu'elle a été condamnée par des prélats catholiques, qui en furent d'ailleurs récompensés. Bernanos est si impressionné de voir face à face une toute jeune femme et des hommes d'Église, qu'il rédige un bref — et magnifique — opuscule, d'abord publié en 1927 dans la *Revue hebdomadaire* sous le titre *Jeanne relaps et sainte*.

Le texte est bref (moins de cent pages) mais ample par son style et sa tendre rudesse. Bernanos, décrivant ce tribunal de gens d'Église, en fait un portrait à charge. Il évoque d'abord Jeanne, « petite fille moqueuse et tendre », comparable à « une petite France si fraîche, si malicieuse », puis il décrit les prélats qui la jugent. Une brochette de « gros hommes repus, somnolents », « gonflant les joues », « ronronnant comme des chats », « s'endormant en laissant aller un petit rot ».

La caricature est méritée.

Cette année-là, Bernanos commence à s'éloigner de Charles Maurras, après la condamnation en 1926 de l'Action française par le Vatican. Cet éloignement aboutira à une rupture effective en 1932. Dans les années 1970, j'ai été encouragé à étudier les ressorts de cette rupture par un proche parent, plus âgé que moi. Il connaissait en détail

la vie de Charles Maurras et se souvenait de son influence en France, y compris à l'École normale supérieure, dans les années 1930. J'ai toujours gardé en tête la formule d'adieu, au bas de la lettre que Bernanos envoya à Maurras : « Adieu Maurras, à la douce pitié de Dieu. »

À le lire, pourtant, on voit bien que Bernanos n'a jamais été maurrassien, notamment pour ce qui concerne la foi. Là où Maurras proclame son athéisme mais juge l'Église socialement utile, Bernanos privilégie l'adhésion au message évangélique, c'est-à-dire au cœur vivant de la foi. Dans son désintéret pour l'Évangile, Maurras ira d'ailleurs très loin. S'il confesse admirer l'attachement de l'Église à l'« ordre romain », il qualifie les Évangiles d'obscur divagations du « messie hébreu ».

Sa rupture avec Maurras permet enfin à Bernanos de dire, sans douceur, ce qui le sépare depuis toujours du « maurrassisme ». Par exemple dans *Scandale de la vérité*, en 1939 : « À nos yeux la France maurrassienne est aussi creuse, aussi vide que son catholicisme sans Christ, son Ordre catholique sans la grâce. Ce n'est pas là le Pays que nous honorons, ce n'est pas la France de Chartres. » Dans le même livre, il est encore plus sévère à

l'endroit de ces faux chrétiens peu évangéliques : « Ils croiraient volontiers, écrit-il, que le Christ est mort uniquement pour la sécurité des propriétaires, le prestige de tous les hauts fonctionnaires et la stabilité des gouvernements. »

Ces catholiques indifférents au Christ, mais attentifs à la machinerie d'ordre social que représente l'Église, Charles Péguy les appelait des « curés laïcs ». Il ajoutait même cette remarque : « Nous naviguons entre deux bandes de curés : les curés laïcs qui nient l'éternel du temporel, et les curés ecclésiastiques qui nient le temporel de l'éternel. » Les uns et les autres sont d'autant plus volontiers « intégristes », qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir la foi. Oserais-je dire que je reconnais parfois certains d'entre eux quand je suis invité à dîner, à Paris ou ailleurs.

C'est inévitable. Lointain héritage du courant maurassien, le « catholicisme athée » est toujours influent en France. Il brouille même le jeu politique. En fait partie cette branche catholique très minoritaire, qui fut présente dès l'origine au sein du Front national. Très minoritaire, en effet, car, à l'époque, l'imprégnation catholique de certains territoires français — à l'Ouest comme à

l'Est — les rendait au contraire imperméables à l'influence frontiste.

Les progrès de la déchristianisation, hélas, ont changé les choses.

Aujourd'hui, même en Bretagne ou en Alsace-Lorraine, le FN progresse où il en était jadis empêché. Quant au catholicisme athée venu de Maurras et désormais appelé « identitaire », il prospère à nouveau et s'affiche dans les médias. Je suis convaincu qu'à cet effet pervers de la déchristianisation s'en ajoute un autre, très paradoxal. L'« effondrement chrétien » ouvre la voie au courant païen, c'est-à-dire résolument athée, désormais très présent dans l'entourage immédiat de Marine Le Pen.

\*

\* \*

Mais l'actualité de Bernanos est encore plus saisissante quand on pointe l'accroissement des inégalités. Aujourd'hui, l'oubli des pauvres est sans cesse plus décomplexé. Les miséreux se voient même ringardisés par la gauche dite de gouvernement et, davantage encore, par une bonne partie de la droite

qui n'en finit jamais de dénoncer les effets prétendument pervers de « l'assistance ». Depuis une quinzaine d'années, les grands partis politiques n'ont cessé de s'éloigner des « couches populaires », des « défavorisés », ou des « exclus » comme on appelle désormais les pauvres en les affublant d'expressions grotesques. Début 2017, ils étaient près de dix millions en France, soit 14 % des actifs.

À cette indifférence, s'est ajouté le *mépris des pauvres*. J'ai consacré plusieurs bloc-notes de *La Vie*, à cette ahurissante infamie. En octobre 2016, l'ONG ATD Quart Monde — créée en 1957 par un prêtre diocésain, le père Joseph Wresinski — s'est alarmée à ce sujet. Après un sondage auprès de ses militants et bénévoles, l'association a constaté qu'une nouvelle « phobie » progressait en France : la « pauvrophobie », c'est-à-dire la haine toute crue, le mépris avoué pour les plus fragiles et les plus pauvres. Les bénévoles ont constaté un effritement progressif des valeurs de solidarité et d'hospitalité, effritement que l'afflux des migrants n'a fait qu'accroître, mais qui préexistait. Quant au discours politico-médiatique dominant, il contribue, notent les bénévoles, à une glissade accélérée vers le cynisme du chacun pour soi.

Bernanos aurait clamé sa colère! On a du mal à trouver un seul de ses textes qui ne mette pas au premier plan « l'honneur des pauvres ». Il ajoute parfois : « L'Église a la garde du pauvre, et le parti clérical n'a jamais été que le surnois intermédiaire du mauvais riche\* ». » Dans sa *Lettre aux Anglais* (1941), visant Vichy mais pas seulement, il écrivait même noir sur blanc : « La cause ouvrière s'est trouvée chez nous déconsidérée, discréditée, disqualifiée. »

Réactionnaire, Bernanos?

Mais à chacun sa dénonciation du cléricisme dévoyé! Chez nos amis protestants, le débat théologique sur la pauvreté est aussi vif, même s'il s'exprime d'une autre façon. Dans les années 1960 est apparu aux États-Unis ce qu'on appelle la *théologie de la prospérité*. Elle enseigne que le Christ promet la richesse et le succès à ceux qui les réclament. Ses prosélytes s'appuient sur un ou plusieurs versets bibliques, comme cet extrait de l'Évangile de Marc (11, 24) : « Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous

---

\* *Scandale de la vérité*, in *Essais et Écrits de Combat II*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 608.

sera accordé.» On imagine l'usage que peuvent en faire les plus riches, au moment où l'essentiel de la prospérité américaine est confisqué par 1 % de la population.

C'est une instrumentalisation faussement innocente de l'Évangile, alors que le Message véritable invite d'abord à se méfier de la richesse. Dans le *Sermon sur la montagne*, la mise en garde est explicite : *Ne vous amassez pas de trésors sur la terre où les vers et la rouille percent et dérobent, mais amassez des trésors dans le ciel.* (Matthieu 6, 19). Commentaire ironique d'un pasteur de l'Église réformée de France pour qui la « théologie de la prospérité » n'est pas autre chose qu'une hérésie : « L'éthique du Nouveau Testament est plus une éthique de la *sobriété* que de la prospérité. Au désert, Jésus a rencontré la tentation de la prospérité, mais c'est le diable qui lui a proposé de multiplier les richesses\*.»

\*

\* \*

---

\* Antoine Nousis, « L'hérésie de la prospérité », *Réforme*, 30 mai 2013.



Comment ne pas inclure dans la médiocrité chrétienne l'incroyable dureté de certains catholiques, dont des prêtres, des religieuses, des enseignants. Car il s'est aussi produit, dans l'espace chrétien, l'apparition de « l'homme dur\* ». Au nom de leur foi, qu'ils veulent sans faiblesse, ces catholiques sans miséricorde se croient tenus d'être durs, impitoyables, voire méchants. Leurs discours ne parlent que de sanctions, de menaces, de souffrances éternelles, de damnations à venir. Ils existent depuis longtemps. Ils ont laissé comme une traînée de peur et de larmes dans toute l'histoire du christianisme.

À les entendre, la vie en ce monde n'est que souffrance. Dans cette « vallée de larmes », il s'agit d'abord de sauver nos âmes. Pour cela, pas question de manquer aux choses sacrées, sous peine de tomber dans le brasier d'une souffrance éternelle. On n'est plus en face de curés laïcs mais de curés tourmenteurs et de religieuses persécutrices.

Ils sont — ou se croient — en phase avec ce qu'on a pu appeler l'augustinisme, à savoir la

---

\* J'emprunte cette formule à Maurice Bellet.

postérité qui en a rajouté en termes de sévérité au message de saint Augustin. Ledit message s'est vu — abusivement — ramené à une affliction permanente, une pénitence acceptée, une chasteté endurée, et un péché originel subi de génération en génération. Il n'y a pas si longtemps, la dureté de ces « chrétiens durs » pouvait virer à la cruauté. Dans les années 1950 et 1960, plusieurs générations de garçons et filles inscrits dans des établissements religieux en ont fait les frais.

Maurice Bellet me taquine souvent à ce sujet. « Si, au lieu de l'école publique, tu avais connu l'enseignement catholique des années 1960, me jette-t-il en riant, tu serais devenu plus athée que Michel Onfray. » Nous convenons d'un paradoxe : certains des plus ardents défenseurs du « laïcisme » peuvent être considérés comme des accidents industriels de l'enseignement catholique. C'est à la fois très vrai et très injuste. Comme c'est toujours le cas quand on généralise.

À côté de ces rescapés de l'enseignement catholique, devenus antichrétiens à vie, l'inverse existe. Je connais quantité d'adultes de mon âge qui n'ont jamais oublié la richesse de l'éducation reçue chez les jésuites, les maristes, les bénédictins

ou les ursulines. Pour prendre un exemple fameux, de toute sa vie François Mitterrand n'a jamais manqué de rendre visite au chanoine Coudreau, qui fut son professeur au collège Saint-Paul d'Angoulême. L'ancien président de la République fut élève de cet établissement tenu par des prêtres diocésains, de 1926 à 1934. Pensait-il à l'éducation chrétienne reçue quand, vers la fin de sa vie, en offrant ses vœux aux Français, le 1<sup>er</sup> janvier 1995, il assurait crânement « Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas » ?

Cela me paraît évident. Je note d'ailleurs que Marie de Hennezel, auteure d'un livre dont le titre reprend l'expression de Mitterrand, y décrit « un homme profond et, mystique à certains égards, ayant un sens du divin, une expérience sensible de Dieu, qu'il a dû garder toute sa vie au secret\* ».

Avec le recul du temps, ce christianisme punisseur et sa pudibonderie obsessionnelle apparaissent d'ailleurs comme des calamités héritées de la Contre-Réforme et des scléroses cléricales du XIX<sup>e</sup> siècle. Nombre de prêtres et d'évêques en font

---

\* Marie de Hennezel, *Croire aux forces de l'esprit*, Fayard, 2016.

aujourd'hui le procès. Je pense à Albert Rouet, qui fut l'évêque de Poitiers, non loin de chez moi. Il ne se gêne pas, dans ses livres, pour railler ce qu'il appelle le « jansénisme moral » et l'insistante pudibonderie catholique dans le domaine sexuel. D'autres théologiens évoquent « le pas lourd » du catholicisme.

Le cléricalisme, cet « esprit de vieillesse », en arrive à transformer en idéologie disciplinaire l'intuition intime, la pensée délicate et fragile de la foi, la demande qui vient du cœur, cet « appel » tout de grâce et d'amour. Quel saccage !

À la longue, je me suis convaincu d'une réalité trop souvent négligée. Les critiques les mieux argumentées et les plus sévères de la médiocrité chrétienne viennent de l'intérieur. C'était vrai hier, c'est encore plus vrai aujourd'hui. La lecture du grand historien Jean Delumeau, auteur de *La Peur en Occident*, en apporte la preuve. Delumeau a longuement analysé les discours des anciens prédicateurs. Il y est surtout question d'un Dieu punisseur, « tout occupé à se venger des damnés ». Delumeau étudie en historien, mais dénonce en chrétien, cette « pastorale de la peur » qui fit longtemps prévaloir une effrayante image de Dieu.

Cette pastorale correspond à cette « théologie de la gloire » qui ne fait plus beaucoup sens aujourd'hui. Je lui préfère la « théologie de la croix », plus humble et plus douce. Le Dieu auquel nous croyons n'est pas tout-puissant. Victime crucifiée, il est faible et a besoin de nous, autant que nous avons besoin de lui. Reste évidemment à se poser deux questions. Pourquoi les déconstructions les plus avisées du cléricalisme sont-elles le fait de chrétiens ? Et comment font ces mêmes chrétiens pour ne pas perdre la foi dans l'aventure ?

Périodiquement, nous voyons des chrétiens prendre sur eux d'affronter la suffisance cléricale pour dénoncer à voix haute une trahison du message évangélique. À l'automne 2016, ce fut le cas de ma consœur Isabelle de Gaulmyn, rédactrice en chef adjointe de *La Croix*. Dans un livre bouleversant, elle s'impliqua elle-même pour dénoncer le trop long silence de l'Église au sujet de la pédophilie\*. Soutenue par son journal, elle mit en cause ses propres défaillances et négligences au sujet de faits précis, dont, petite fille, elle avait

---

\* Isabelle de Gaulmyn, *Histoire d'un long silence*, Seuil, 2016.

été témoin. Elle exprima sans faux-semblants la révolte que lui inspirait ce « trop long silence ». Cette plongée intrépide dans les tréfonds catholiques fut comme un choc libérateur. Et bienvenu.

L'engagement de certains chrétiens contre « l'esprit clérical » est une réalité plus générale qu'on ne le croit. Qu'on me laisse raconter une anecdote à ce sujet. Elle nous vient de l'abbé Pierre, disparu le 22 janvier 2007. Lors de son ordination sacerdotale à la chapelle des Jésuites à Fourvières, près de Lyon, le père de Lubac lui fit cette boutade : « Demain, quand vous serez étendu sur les dalles de la chapelle, ne faites qu'une prière à l'Esprit saint : demandez-lui qu'il vous accorde l'anticléricalisme des saints ! »

L'expression parle. Les saints sont des anticléricaux conséquents.

\*

\* \*

Mais comment réfléchir à la médiocrité chrétienne sans s'interroger, en chrétien, sur sa propre médiocrité. Quand j'ai publié *Comment je suis redevenu chrétien*, j'avais toujours peur qu'on me

crût satisfait, parvenu, converti une fois pour toutes. Et peut-être même « triomphant », alors que c'était tout le contraire. Je me suis toujours senti un peu galopin quand les circonstances m'amenaient à participer à des débats sur le christianisme. J'avais surtout conscience de mes insuffisances, de la maladresse de mes prières, du long apprentissage qui était encore devant moi.

J'ai fini par comprendre que c'était naturel. Aucun d'entre nous ne peut avoir l'arrogance, si peu évangélique, de se dire — ou simplement de se croire — bon chrétien, comparé aux autres qui seraient médiocres. Pareille fatuité fait partie intégrante de la médiocrité, si j'ose cette « circularité » sémantique. Je parle de la suffisance pharisienne que Jésus lui-même dénonça. Les Évangiles accusent les pharisiens de formalisme et d'hypocrisie.

La médiocrité de chacun peut prendre mille visages. Notre âme, par paresse ou inattention, peut devenir somnolente, routinière, « habituée », comme le dit Péguy. Pour lui, une telle âme est pire qu'une âme perverse. Quand on cite cette remarque, incluse dans *Notre jeunesse* mais trop galvaudée, on oublie de lire la suite. Les honnêtes

gens, poursuit Péguy en substance, croient qu'ils ne sont pas blessés, et sont donc invulnérables. Ils se voient forts et solides, et en font volontiers parade. Conséquence : la grâce ne les mouille pas. Leur âme est devenue imperméable à ce qui n'est pas le train-train.

Comment ne pas reconnaître que cela nous arrive à tous.

Or cette capitulation devant l'habitude nous fait oublier la bonne nouvelle dont nous sommes porteurs. Elle nous incline à la tristesse, à l'oubli de l'affection christique, à l'infini de Dieu déployé dans « les prairies immenses de la mémoire », comme le dit saint Augustin. La tristesse, pour Bernanos, est le plus grand vice du monde moderne. Ce monde est triste, c'est pourquoi il s'agite tant.

Surtout, échapper à cette contagion ! Ne pas transformer la vigueur joyeuse du message évangélique en pessimisme grognon et rabat-joie qui évoque une vie déjà lasse d'elle-même ! Il est recommandé, au contraire, de garder en soi et surtout de vivre pour de bon l'irremplaçable impatience des commencements.

C'est-à-dire de la foi.